

« Documents : cinq versions de "Rose Latulipe" »

Jeanne Demers et Lise Gauvin

*Études françaises*, vol. 12, n° 1-2, 1976, p. 25-50.

Pour citer ce document, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/036619ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

# D

ocuments:  
cinq versions  
de «Rose Latulipe»

## Le Diable beau danseur

Ça cé un homme p'is une femme qui avaient 'ien qu'une fille. P'is, a' f'sait pas trop une bonne vie. P'is sa mère i' disait tout l'temps : « Pourquoi e' que cé qu'tu fais c'te vie-là, sortir avec un p'is sortir avec l'autre de même? » Tout d'un coup, i' r'soud un... un garçon un beau galant, tout habillé en beau noir, des beaux gants noirs. I' rest' dans l'maison et p'is sa mère s'est mis à dire : « Ce garçon-là, a' dit, i' r'gard' mal... moi je l'aim'rais pas *pantoute*. I' est beau, mais as-tu r'marqué qu'i' garde toujours ses gants quand i' danse avec toé? »

Là, i' arrive dans l'maison... p'is i' *d'i'* d'mande pour danser à la fille. À' danse une danse avec lui; p'is là, i' a d'mandé pour aller s'asseoir. I' 'ont partis p'is i' ont été s'ass'ir, p'is a' l'avait une chaîne de scapulaire dans l'cou... p'is une médaille. Ça fait qu'i' dit : « Moé, j'ai une belle chaîne en or, si tu veux, m'a changer avec toé? » Ça fait qu'la fill' avait des doutes un peu, mais... la chaîne était si belle p'is... a' aimait ça d'la dorure, elle... A' voulait pas changer l'premier soir. Ça fait qu' sa mère a' dit : « T'as

b'en fait' de pas avoir changé de chaîne avec, pare', a' dit, moé, j'ai une mauvaise impression de c'gars-là, c'est terrible; i' ôte jamais ses gants pour danser... » J'cré b'en i' avait des griffes, hein, l'diable.

Ça fait qu'sa mère a' dit : « M'a voir à ça, quoi c'que cé que c't homme-là? » A' avait des... un' bouteille d'eau bénite; dans c'temps-là, i' payait la *traite*. A' prend une bouteille qui i' avait eu d'l'eau bénite d'dans, p'is a' varse dans un verre. A' passe la *traite* aux autres; i'boivent toutes leurs p'tits verres, p'is quand ça vient à lui; là, i' s'met à grimacer p'is y reculait l'verre. La fille b'en... a' dit : « Buvez vot' verre, monsieur a' dit vous... les aut' ont toutes bus leu' leurs. 'Faut qu'vous buvez l' vot'. » I' a pris l'verre, p'is i'... faisait semblant de l'boire mais i' avait 'ien qu' les lèvres su' l'bord du verre. P'is là, quand qu' la fille ne l'a pas vu, i' a viré l'verre à terre plutôt de l'boire.

Fait que la mère, après la veillée, a' dit : « Tu sauras ma fille, a' dit, t'as pas vu c'qui a faite, i' a' pas bu son verre, i' l'a varsé à terre, à tes pieds p'is tu t'n'ai pas aperçu, p'is a' dit i' a' pas encore ôté ses gants. » B'en, a' dit : « M'as voir à ça d'main soir, a' dit, cé jeudi, i' va v'nir p'is, a' dit, on va r'danser ensemble. Ça fait qu'lendemain soir, i' r'vient encore une fois, p'is là, i' d'i' d'mande la grand danse. P'is là, i' dansent assez... qu'i' avait décroché un peu sa chaîne... qui commençait à décrocher. P'is là, i' vont s'ass'ir tou' 'é deux. P'is là, d'i' d'mande encore pour changer sa chaîne... encore une plus belle. Ça fait qu'la fille, tandis qu'sa mère était en arrière du poêle, p'is qu'a' guettait quoi... quoi c'qui passait. De c'temps-là, c'était des poêles à deux ponts, p'is i' avait une espace entre l'poêle p'is la mère s'assisait toujours là pour r'garder quoi' c'que sa fille p'is l'gars était pour faire. Ça fait... finalement, chose, i' détache sa chaîne p'is i' d'i' passe la sienne, sa chaîne, dans l'cou. P'is, hein, la chaîne a disparu, la chaîne béni' a' était bénit', a' disparue; i' l'a pas gardée dans ses mains. Toujours, quand la mère a vu ça, a' fait v'nir un prêtre là, i'a' voulu d'i' parler là; p'is là, ça sortit dehors, p'is la fille a' sortie avec. P'is... p'is i'avait pu d'chaîne bénit' sur elle. I' la *pogne* dans ses bras,

p'is y avait deux *jouaux* à la porte de sa maison. P'is, *sour* la voiture, p'is c'était en plein cœur d'hiver, i'avait d'la neige à *plein* la flamme roulait sous les pattes des *jouaux*; p'is les *jouaux*, ça piochaient dehors, mes amis, du bon Dieu, la mère sort dehors, p'is a' dit au prêtre, vite p'is a' dit : « Faite *cheuque* chose, ma fille s'en va, p'is *cé* l'diable. » P'is là, i' avait la fille dans ses bras. P'is là, quand a' l'a vu ça, l'prêtre est arrivé p'is i' a' j'té l'étole dans l'cou d'la fille. P'is là, i'était p'us capable d'y toucher. I' avait une étole bénit'. P'is là, l'diable, c'homme-là, i'embarque dans la voiture, p'is la voiture renfonce dans... la neige, p'is la flamme a continué à rouler *quésiment* deux, trois jours de temps. P'is c'était b'en l'diable, b'en, p'is la fille, b'en, i'l'ont ramenée à la maison. I'ont fait v'nir l'docteur, i' ont fait v'nir l'prêtre, i' l'ont fait r'venir. P'is là, a' l'a r'connu qu'était pas bonne. P'is là, a' s'est mis' a r'tourner à la confesse, p'is à faire b'en, p'is à amuser des bons garçons... pas des *cochonneries*.

Contée par Mme E... A..., Dorchester, Québec, en novembre 1972. Collection Denis Lessard, no 1.

(Extrait de J. Du Berger, *les Légendes d'Amérique française*, Québec, Archives de folklore, 1973, p. 14-15).

## La Légende du Monsieur en habit noir

Sainte-Luce, située à une couple de lieues en bas de Rimouski, est le pays par excellence des légendes. C'est au second rang de Sainte-Luce, dans une veillée qui avait réuni la plupart des jeunes gens de la paroisse, que j'ai entendu raconter la légende du monsieur habillé en noir. Je la résume.

Flore était la plus jolie fille de Sainte-Luce. D'humeur gaie, elle aimait à réunir les jeunes gens et les jeunes filles du rang où elle habitait. Elle était fréquentée par un jeune cultivateur à l'aise, possesseur d'un des plus beaux biens du bord

de l'eau. Les noces, d'après ceux qui prétendaient bien connaître, devaient avoir lieu tout de suite après la récolte.

Flore, un bon dimanche soir, avait invité tous ses amis et amies à une soirée où on se promettait beaucoup de plaisir. La température était belle et les veilleux étaient assis sur l'herbe, tout près de la maison, en attendant le violonneux qui devait accompagner la danse. Celui-ci arriva enfin avec un jeune homme, habillé de drap noir des pieds à la tête. Il fut présenté à la compagnie comme un étranger de passage dans la paroisse et désireux de connaître de charmantes jeunes filles.

Les présentations terminées, on entra dans la maison et la danse s'organisa. L'étranger était si beau, si bien vêtu, sa conversation était si agréable, ses compliments tournés si habilement, que toutes les jeunes filles en raffolèrent bientôt. On remarqua bien qu'il gardait continuellement son chapeau et restait ganté mais on passa sur ce détail. Le jeune homme était des paroisses d'en haut et cette mode pouvait fort bien exister chez lui.

L'étranger fit surtout la cour à Flore, la fille de la maison. Il dansa avec elle à peu près tout le temps. Celle-ci, avec une légèreté inconcevable, fit comme on dit là-bas, manger de l'avoine à son fiancé toute la soirée. Elle n'avait de sourires et d'amabilités que pour son ami de passage. La remarque en fut faite à plusieurs reprises pendant la soirée par les jeunes filles laissées de côté par le danseur étranger, et toutes blâmaient la légèreté de Flore qui humiliait ainsi son fiancé pour un oiseau de passage qu'elle ne reverrait peut-être jamais.

Mais la soirée se termina de façon tragique. Tout à coup, vers les minuit, au milieu d'une danse entraînante qui devait être la dernière, on vit le bel étranger saisir sa partenaire par les épaules et sauter par la fenêtre, qui était à quelques pieds du sol. Cette scène s'était déroulée avec la rapidité de l'éclair. Le départ de l'étranger n'avait cependant répandu dans toute la maison une forte odeur de soufre ou de brûlé. Le premier moment de stupeur passé, tous les veilleux se précipitèrent à la suite du couple afin de ramener la jeune fille à sa famille

mais le couple disparut dans l'obscurité. On comprit alors que ce monsieur en habit noir était tout simplement Belzébuth. Il n'avait pas ôté son chapeau pour cacher ses cornes et il avait gardé ses gants pour dissimuler ses griffes.

Depuis, on n'entendit plus jamais parler de Flore. Où alla-t-elle avec son étrange cavalier ? Nul ne le sut. Le fiancé du bord de l'eau lui resta fidèle pendant une année, puis, comme il n'avait pas de nouvelles, il s'engagea dans de nouveaux liens.

Jeunes gens qui me lisez, si vous voulez être invités à veiller avec les jeunes filles de Sainte-Luce, ne manquez pas d'ôter vos chapeaux et d'enlever vos gants. N'oubliez pas, non plus, d'emporter vos papiers d'identification. Il y a bien cent ans que la pauvre Flore est disparue, mais sa triste aventure n'est pas oubliée dans la paroisse et aucune jeune fille ne voudrait s'exposer à subir le même sort qu'elle, en dansant avec un étranger inconnu.

Cette légende du monsieur en habit noir de Sainte-Luce a aussi couru à l'île d'Orléans. Elle a subi, toutefois, de son séjour avec les sorciers de l'île, certaines variations importantes.

D'ailleurs, la légende du monsieur en habit noir, comme la plupart de nos légendes, vient de la Normandie ou de la Bretagne. Elle se conte encore dans nombre de villages bretons, m'a assuré un bon curé français pas plus tard que l'été dernier.

(P. G. Roy, « Légendes canadiennes », *Cahiers des Dix*, Montréal, 1937, p. 71-73).

## Le Diable au bal

C'était un pécheur endurci que le vieux José, et dans le silence, bien souvent, le vénérable Messire DuCoudray avait pleuré les désordres de cette brebis égarée.

Au coin de la forêt à cinq cents pas du chemin, masquée sous un massif d'érables et de repousses, le mécréant avait établi une salle de danse, où chaque dimanche deux violons et une clarinette invitaient les jeunes gens à venir prendre leurs ébats.

Bien souvent le vénérable curé avait tonné en chaire contre cette profanation du jour du Seigneur. Ces prédications, loin de convertir le vieux pécheur, n'avaient servi qu'à exciter sa verve impie et à le pousser plus avant sur la voie fatale de l'impénitence.

Pour répondre aux saintes admonitions du digne pasteur, l'impie José ouvrait sa salle à l'heure des vêpres, et avec l'attrait ordinaire du fruit défendu, maint jeune homme, mainte jeune fille désertaient le temple du Seigneur pour lui préférer cet autre de Satan.

Or, voici ce qui arriva :

Baptiste, le fils d'un des habitants les plus opulents, les plus considérables de l'endroit, gars robuste, travailleur infatigable, et par dessus tout excellent chrétien, aimait la belle Corinne d'un amour aussi ardent que pur et sincère. Il épouserait la jeune fille au printemps.

Corinne était la fille d'un pauvre ouvrier, et n'avait pour toute dot que son admirable beauté. Elle n'était connue à vingt lieues à la ronde que sous le nom expressif de la belle Corinne. De bonne heure, elle avait eu de nombreux adorateurs. Un séjour, hélas trop long pour son bonheur, dans un des grands centres industriels de la république américaine avait fait de la jolie fille une coquette aimant le plaisir, les belles toilettes, les amoureux, et oubliant Dieu. Elle avait agréé les hommages de Baptiste, sans amour, par coquetterie, parce que la recherche de ce jeune homme, qui passait pour riche, lui permettait d'espérer qu'une fois mariée, elle pourrait se payer les fantaisies que sa vanité lui inspirait et que lui interdisait sa pauvreté actuelle. Elle épouserait Baptiste au printemps, par calcul, par amour du luxe, et le pauvre jeune homme se croyait sincèrement aimé.

Par une belle après-midi d'octobre, le brave Baptiste allait trouver Corinne et lui proposait de l'accompagner.

— Donne-moi le bras, fit Corinne. Sortons nous promener. Et elle l'entraîna dans la direction de la forêt.

— Où allons-nous par là, ma charmante fiancée? Nous tournons le dos à l'église, ma toute belle Corinne.

— L'église! L'église! N'as-tu pas assez prié Dieu ce matin? Veux-tu passer ta vie à marmotter des pater et des ave?

— Corinne! Corinne! Ne parle pas comme cela!

— Tiens, Baptiste, tu aurais mieux fait de te faire curé, mon cher! Tu ne seras jamais un amoureux...

— Corinne, tu sais que je t'aime, que je t'adore.

— Ta! Ta! Sais-tu seulement ce que c'est qu'aimer? As-tu seulement senti battre ton cœur?

— Assez, Corinne, tu me fais souffrir.

— Tu ne seras jamais ni un amoureux ni un mari, tu n'es qu'un moine manqué. Va, laisse-moi, et elle le repoussa durement.

— C'est mal à toi, ma Corinne bien aimée, de parler ainsi; tu sais que je puis vivre sans toi, que toutes mes pensées, toutes les aspirations de mon âme sont pour toi.

— Des paroles! Des paroles! Baptiste! Des faits vaudraient mieux, mon cher.

— Des faits! Tu demandes des faits, ma bien aimée, mais ignores-tu donc que je suis presque fou de bonheur, rien qu'à l'idée qu'au printemps prochain tu seras ma femme adorée. Ah! ma Corinne, tu le sais, je t'adore, mais tu me brises le cœur quand tu préfères cette infâme salle de bal à la sainte maison du bon Dieu. Tu as donc oublié les édifiantes leçons de ta pieuse mère qui prie pour toi là-haut, ma pauvre chère Corinne?

— Laisse-moi, Baptiste. Va sermonner une autre femme, il n'en manque pas qui te désirent pour mari!

— Je n'aime que toi, Corinne, et n'aimerai jamais que toi!

— Tu as tort. Prends une femme qui te suive à l'église et passe sa vie au confessionnal. Pour moi je veux chanter, rire et m'amuser, la jeunesse n'a qu'un temps.

— Corinne! Corinne, crains que Dieu ne te punisse.

— Fais comme moi, Baptiste, amusons-nous ensemble ou laisse-moi.

— Maudit soit le vieux démon de José, maudit son infernal repaire! Je te suivrai, Corinne je veillerai sur toi, et je saurai bien t'arracher aux griffes de celui qui règne dans cette odieuse salle.

— Tu parles de démon et d'infernal repaire, mon beau Baptiste, comme un vrai Jésuite. — Sais-tu bien que je voudrais bien le voir, moi, le diable, pour savoir comment il est fait.

Et pendant que ces dernières paroles se perdaient dans le rire perlé et sardonique de la jeune fille, un jeune homme, mis au dernier goût de la ville, beau de sa personne, élégant et gracieux, vint à passer, lançant à la belle Corinne une œillade provocatrice, accompagnée d'un ricanement chargé de mépris pour le pauvre Baptiste.

— Le beau jeune homme! pensa Corinne.

— Retournons, ma bonne Corinne, fit Baptiste en s'apercevant qu'ils étaient arrivés à la salle de José.

— Va prier, va, Baptiste! Moi je danse, et vive la joie!

Puis, plantant là son futur époux, elle s'élança d'un pied léger à la suite de l'élégant inconnu qui l'accueillit sur le seuil de la salle de bal.

Baptiste, triste, consterné, eut un moment l'idée de retourner sur ses pas et d'abandonner à son destin la malheureuse égarée. Son cœur saignait, torturé par l'idée que sa fiancée, la moitié de son âme, était exposée aux tentations de Satan, et dansait dans les bras d'un heureux rival. Il avait promis de veiller sur elle. Il entra.

Corinne triomphait au milieu de la salle, au bras du superbe étranger. Il était beau à ravir, son nouveau cavalier. Avec des airs de grand seigneur, faisant verser à tous les amis de Corinne les liqueurs les plus chères, tenant tête à tous et buvant sec.

Les danses se succédaient, et Corinne, l'œil en feu et les traits animés, se livrait avec frénésie à l'entraînement de la valse. Elle s'enivrait de volupté et d'orgueil dans les bras du beau Monsieur, comme l'appelaient les gars du village. Dans l'ivresse de son succès, elle avait oublié Baptiste, son fiancé.

Baptiste, rêveur, la mort dans l'âme, assistait à ce bal où chaque note de l'orchestre lui entraît dans le cœur comme la lame acérée d'un poignard.

Il lui semblait que l'œil ardent du cavalier de Corinne, obstinément attaché sur lui, le fascinait, le clouait sur place, lui faisait passer dans le dos le frisson de la fièvre.

Qui pouvait-il être ce démon ? Car sans nul doute, ce brillant seigneur était un acolyte de Lucifer déguisé en homme !

Pendant que le pauvre Baptiste était abîmé dans ces amères réflexions, une main qui semblait l'écraser, s'abattait sur son épaule et une voix stridente l'interpellait avec un ricanement infernal.

— Hé bien ! L'ami Baptiste, on est sombre ! Que signifie cet air de croque-mort ? Fais donc comme ton aimable fiancée ! Sois gai avec les camarades, et buvons à la santé de notre ami Méphistophelès, roi de la danse.

Et déposant un long baiser sur les lèvres frémissantes de la belle Corinne, le jeune audacieux tendait au malheureux Baptiste, qui sous l'outrage tremblait de colère, un verre rempli d'une liqueur jaune comme de l'or en fusion.

Au même instant, au bruit sinistre et strident de timbales monstres, retentit dans la salle le premier coup de minuit, sonné sur un timbre mystérieux et effroyable. Musiciens et danseurs étaient cloués sur place, le vieux José suait d'ahan et tremblait de tous ses membres, il lui semblait que le sol se dérobaît sous ses pieds vacillants. L'horrible horloge sonnait, un à un, au milieu d'un silence de mort, avec une sinistre lenteur, les douze coups de minuit, dont chacun augmentait l'angoisse de cette scène lugubre, qui glaçait le sang dans les veines des assistants.

Seul, le fier cavalier de Corinne avait conservé son sang-froid et son audace. La jeune fille semblait avoir pris à son contact quelque chose de cette assurance diabolique; la tête penchée sur l'épaule de son cavalier, elle semblait boire dans ses yeux des flots de voluptueuse ivresse.

Un sourire ironique qui errait sur ses lèvres mi-closes semblait jeter aux assistants ces paroles insultantes :

— Poltrons, vous voudriez qu'on vous aimât et vous tremblez comme des enfants. Admirez mon amant, il est beau, audacieux et je suis fière de son audace.

Cependant, le dernier coup de l'heure mystérieuse retentissait avec un vacarme infernal au milieu du silence sépulcral qui pesait sur la salle. Le cavalier étranger, posant sa main sur la main de la belle Corinne, et élevant de l'autre son verre débordant de la liqueur d'or :

— À la santé de Bézélbuth notre roi et maître qui, par ma voix, vous convie à ses joyeuses saturnales, s'écria-t-il.

Ses yeux lancèrent deux gerbes de feu; une flamme bleue et sinistre jaillit de son verre. Ses lèvres enflammées se posèrent sur la bouche de la belle Corinne, sa main brûla celle

de la jeune fille, et au fracas horrible de coups de tonnerre formidables, de cris et de hurlements perçants, du grincement du cuivre et de l'acier, le suppôt de Satan disparut sous terre dans un tourbillon de flamme et de fumée.

Affolés, tous s'enfuirent en se signant.

Le lendemain, Corinne avait vieilli de cinquante ans, ses cheveux étaient blancs, ses traits étaient flétris ; sur ses lèvres superbes et roses, où la veille encore s'épanouissaient un sourire tentateur, s'étalait en cicatrice de brûlure mal guérie, un cercle, trace du dernier baiser de Satan. L'empreinte noire des cinq griffes du diable brûlait sa main, dont hier encore elle était si orgueilleuse. Ses beaux yeux, qui avaient fait battre plus vite tant de jeunes cœurs, étaient fixes et hagards, et disaient la triste vérité : elle était folle.

Du vieux José on n'entendit plus parler.

L'infortuné Baptiste n'a pas conduit sa fiancée à l'autel. Sa vie était flétrie, et il a pris pitié de la malheureuse coquette, devenue pour tous, un objet d'horreur et d'aversion ; il a prodigué ses soins amoureux à l'infortunée, pleuré sa fatale beauté jusqu'au jour où elle expira dans ses bras, lui demandant pardon. La terre de la sépulture de la belle Corinne était encore fraîche quand le pauvre Baptiste suivit dans la tombe sa fiancée infidèle, mais tendrement adorée.

(A. de Haerne, *les Nouvelles soirées canadiennes*, Montréal, 1886, volume V, p. 3-9).

## Rose Latulipe

Le Mardi-Gras, dans nos légendes, semble avoir toujours été mêlés à des festivités pantagruéliques, à des choses tolérées, mais foncièrement mauvaises, comme la danse, à des interventions surnoisées de Satan suivies de punitions éclatantes et de pénitences austères durant le carême. Toujours

d'après nos légendes, le démon semble avoir été un personnage omniprésent chez les Canadiens-Français, constituant sans doute à leurs yeux, avec les Anglais et le clergé, une fourche à trois dents : le trident de Neptune, quoi ! Ou peut-être bien une des fourches Caudines égarée au Canada. Voilà pourquoi nos ancêtres furent malheureux et eurent beaucoup d'enfants.

Encore selon nos légendes, si le démon intervenait souvent chez nous, ce fut, la plupart du temps, par l'intermédiaire de nos aïeules. À l'instar d'Ève, avaient-elles des charmes dont Satan n'aurait pu se passer pour arriver à ses fins ? Chose certaine, du moins, nos ancêtres, là comme ailleurs, étaient restés bien fidèles aux traditions de la Bible.

Lorsque Satan jeta son dévolu sur Rose Latulippe, on ne peut dire qu'il manqua de goût. Mais de flair ? C'est ce qu'on voulut faire entendre, tant il y eut de pères à travers les générations qui, ayant des filles belles et coquettes et craignant qu'elles se fissent croquer, leur rappelèrent la triste aventure de Rose Latulippe. Car, voilà, elle était bien belle, Rose, et surtout très coquette. Mais Lucifer, connaissant bien la nature humaine, a dû se dire avec un sourire sardonique : « À combien de belles servira l'exemple de Rose Latulippe ? »

Mais, au fait, qui était Rose Latulippe et quelle fut son aventure ?

Lorsque nos ancêtres fêtaient le Mardi-Gras, il fallait que les réjouissances cessassent à minuit juste. S'ils prolongeaient leurs agapes ou leurs danses jusqu'au mercredi des Cendres, ne fut-ce que pour quelques minutes, ils s'exposaient aux pires châtements.

Or, autour de 1700, vivait sur les bords du Saint-Laurent un fermier nommé Latulippe. Tout Canadien-Français qu'il était, il n'avait qu'une fille : Rose. Il l'adorait. On sait qu'elle était très belle et surtout très coquette. Elle aimait particulièrement la danse, mais à la folie ! Elle avait 16 ans et, naturellement, déjà son fiancé : Gabriel, selon une version, Paul

selon une autre; mais fût-il Pierre, Jean ou Jacques, cela importe peu. Appelons-le Ambroise.

Un Mardi-Gras, le père Latulipe avait convié tous les rangs d'alentour à une grande soirée, parce que sa fille y tenait. Bon vivant et réputé généreux dans les libations et la « mangeaille », il avait mis ses invités à l'aise. Mais, austère dans ses principes, il les avait également avertis qu'à minuit « tapant », les réjouissances devaient cesser.

Dehors, il faisait une tempête de tous les diables et un vent terrible lançait la neige par paquets sur les battants des fenêtres, comme confetti au mariage d'une petite-main. À l'intérieur, on s'amusait ferme, surtout Rose. Elle dansait très peu avec son fiancé, mais beaucoup avec les autres. La danse exerçait sur elle une fascination terrible. Elle ne refusait aucune danse, sautait, valsait, virevoltait sans arrêt et, semblait-il, sans fatigue, comme plume au vent.

En fait, ce n'est pas tout à fait vrai. Elle accepta un arrêt, un seul : ce fut quand, vers les onze heures, on entendit frapper très fort à la porte. Ces coups tardifs et un je ne sais quoi de malaise dans l'air immobilisèrent l'assemblée. Le père Latulipe traversa un lourd silence puis, après avoir hésité une seconde devant la porte, il ouvrit brusquement sur la tempête. Un homme, blanc de neige et de frimas, se tenait devant lui. Seul son teint sombre faisait contraste. Il demanda poliment asile, disant qu'il s'était trompé de route et qu'il ne savait plus où il était. Sur l'invitation du père Latulipe, il entra rapidement dans un tourbillon de neige.

Lorsque l'étranger eut enlevé sa pelisse couverte de neige, le regard étonné de l'assemblée vit apparaître un jeune homme beau, élégant, vêtu de velours, de soie et de fine dentelle, mais le tout noir. Chose encore plus étrange chez un homme d'allure si raffinée, il ne voulut pas se départir de son bonnet de fourrure sombre, ni de ses gants noirs. Ce que l'on finit par prendre, d'ailleurs, pour un caprice de seigneur. Remplaçant son air jusque-là si sévère par un éclatant sourire, il s'excusa dans un langage châtié et élégant d'être arrivé ainsi

comme un trouble-fête et supplia ses hôtes et leurs invités de continuer leurs réjouissances comme s'il n'y était pas. Un invité, jetant un regard par la fenêtre, s'exclama : « Sacré nom de nom, quel beau cheval il a ! » Plusieurs regardèrent à leur tour et se pâmèrent d'admiration sur la monture de l'étranger, toute noire en effet, d'un port vraiment royal et dont les yeux farouches semblaient de braise. Alors que ses naseaux fumaient encore, aucune trace d'écume n'apparaissait sur son poil luisant et magnifique.

Pendant ce temps, le jeune étranger demanda à son hôte s'il lui permettait de se joindre aux danseurs. Après avoir répliqué que cela leur ferait trop grand honneur, le père Latulippe invita le nouvel arrivant à loger sa monture dans l'écurie. Ce dernier refusa poliment, mais avec fermeté, ajoutant ainsi à son comportement inusité.

Mais le père Latulippe eut tôt fait de passer outre à « ces excentricités des gens de la ville », comme il répétait à ses invités, et il offrit un « p'tit coup d'eau de vie » à l'étranger. Celui-ci, rapporte-t-on, souffrit d'affreuses convulsions en absorbant le liquide. À court de bouteilles, le père Latulippe aurait, paraît-il, versé de son « P'tit blanc » dans un flacon qui avait contenu de l'eau bénite.

Comme, manifestement, le jeune étranger n'était pas venu chez le père Latulippe pour son « p'tit blanc » ni pour son eau bénite, il demanda à Rose si elle lui accorderait une danse. Naturellement, elle accepta. Après une, ce fut une deuxième, puis une autre et encore beaucoup d'autres. Rose semblait ne plus pouvoir se détacher du bel étranger. Il dansait avec tant d'élégance et de souplesse ! En un mot, presque aussi bien qu'elle. Pendant ce temps, son fiancé rongea ses ongles endeuillés dans un coin et, chaque fois qu'une vague de rage le prenait d'assaut, lançait vers Rose un regard aussi flamboyant que celui du coursier devant la porte.

Ce qui n'empêchait pas Rose d'accorder toutes ses danses à l'inconnu.

Soudain, les douze coups de minuit résonnèrent au milieu d'un rigodon. Le maître de la maison en fit la remarque et pria qu'on cessât les réjouissances, puisqu'on était au mercredi des Cendres, donc dans la période du carême. Rose fit un geste pour se dégager, mais son jeune compagnon la retint, lui demandant de continuer pendant quelques minutes : cela allait si bien ! Pourquoi s'arrêter ? Et, en effet, Rose ne pouvait plus s'arrêter.

Tant et si bien que le couple dansa rondement dans le mercredi des Cendres, seul, car les autres avaient obéi sur-le-champ à la prière du père Latulippe. L'assemblée s'était figée, scandalisée par l'attitude du couple audacieux. Seul le « violoneux », comme actionné par quelque puissance mystérieuse, continuait sa musique infernale. Les pieds mignons de Rose effleuraient à peine le sol. Dans ses évolutions et virevoltes, il semblait qu'elle fût désormais soustraite aux lois de la pesanteur.

Tout à coup le jeune inconnu la resserra contre lui et lui murmura à l'oreille qu'ils seraient désormais unis à jamais. Au même moment, Rose sentit une pointe acérée au creux de sa main. Une douleur vive et un sentiment d'horrible panique lui firent jeter un cri désespéré. Puis elle perdit connaissance dans les bras de l'étranger. À cet instant, les traits de Rose devinrent de cendre et tous ses vêtements se volatilèrent, la laissant complètement nue. Son beau et mystérieux cavalier s'était lui aussi transformé en une espèce de démon, ayant de même perdu tout ce qui avait fait de lui un jeune et resplendissant seigneur. Ce diable, avec Rose dans ses bras, passa la porte qui s'était ouverte toute seule et se dirigea vers sa fougueuse monture.

Le héros classique de nos légendes, à part Satan, n'était pas encore intervenu. Mais il devait bientôt entrer en scène. Une fois de plus, ce serait le combat épique entre Monsieur le Curé qui voulait à tout prix sauver ses ouailles et Satan qui, à tout prix lui aussi, voulait lui en croquer.

Dans cette paroisse, depuis belle lurette, chaque Mardi-Gras ramenait les mêmes scènes : pendant que ses ouailles s'en

donnaient à cœur joie chez celui-ci ou celui-là, Monsieur le Curé, enfermé dans son presbytère, passait la soirée à prier pour les péchés qu'elles ne manqueraient pas de commettre. Ce Mardi-Gras-ci, il avait fait la même chose. Mais, plus fatigué que l'habitude, il avait fini par s'endormir profondément. Tout à coup, il s'éveilla sous l'effet d'un affreux cauchemar : son ennemi était en train de dévorer à belles dents une de ses paroissiennes étendue toute nue dans la neige. Comme le démon lui avait déjà bouffé la tête, le prêtre ne pouvait identifier la victime. Malgré ses efforts surhumains pour détourner les yeux, il ne le pouvait, car une force surhumaine aussi les tenait rivés à ce spectacle. Ce furent sans doute ces efforts qui le ramenèrent à la réalité.

Une fois éveillé, le prêtre se mit à crier, appelant à l'aide. Mais la ménagère était sourde comme un pot. Heureusement que le bedeau avait décidé de passer la nuit au grenier, voulant se lever très tôt pour préparer la cérémonie des Cendres. Alertés par les cris de son curé, il endossa rapidement ses loques foncées et déboula dans l'escalier plutôt qu'il ne le descendit, manquant de se tuer tant il était encore tout alourdi de sommeil. Ouvrant sans frapper la porte du cabinet de travail, il trouva Monsieur le Curé affalé près de son prie-Dieu. Il l'aida promptement à se relever.

— Ambroise, dit Monsieur le Curé, va à l'écurie, vite, prépare la Grise. Mets-lui selle et bride et amène-la devant la porte.

— De quoi est-ce qui a, Monsieur le Curé ? Y aurait-y quequ'un en danger de mort ?

— Pire que ça, mon fils : une âme est en danger de damnation éternelle. Vite, vite, cours à l'écurie. Il n'y a pas un moment à perdre.

Quelques minutes plus tard, Monsieur le Curé galopait vers la maison du père Latulippe. À tout instant il suppliait la bête d'aller plus vite. La tempête s'était calmée et la neige ne pourrait plus. Enfin, il reconnut de loin la maison du père Latulippe brillamment illuminée. Il vit quelque chose remuer

devant la porte. Pour la première fois de sa vie, Monsieur le Curé frappa une bête : il laboura sa jument de coups de talon. La monture n'en pouvait plus, mais comme elle aussi devait pressentir quelque chose d'épouvantable, elle fit un effort suprême et fila en flèche.

Il était temps.

Comme monture et cavalier allaient enfilet le chemin de la maison, une autre monture volait vers eux dans un nuage de fumée et de neige. À la hauteur de Monsieur le Curé, le cheval noir aux yeux de feu se cabra et s'arrêta net, comme paralysé. Quel étrange fardeau Monsieur le Curé eut le temps d'entrevoir sur son dos : le diable en personne tenant devant lui le corps nu d'une jeune fille.

Les vieux ennemis, enfin placés face à face, se croisèrent au-dessus du corps inanimé de Rose. Les deux étaient montés, naturellement, mais à armes inégales : Monsieur le Curé avait apporté son étole. Il la jeta sur Rose. Aussitôt un nuage de feu et de fumée s'éleva de l'équipage ennemi, percé d'un grand cri rauque. Quand le nuage se fut dispersé, Rose était étendue sur un carré d'herbe brûlante. Autour d'elle, la neige avait fondu jusqu'au sol. Le cavalier infernal avait disparu, de même que sa monture.

Monsieur le Curé se pencha sur la jeune fille : elle respirait encore. Il enleva rapidement sa grande mante et l'en couvrit. Puis, après l'avoir bénie en prononçant des mots latins, il souleva Rose dans ses bras et la porta vers la maison. Devant la porte ouverte se tenaient le père et les invités encore glacés d'épouvante et aussi immobiles que statues de sel. De ses larges épaules Monsieur le Curé, sans un mot, écarta rudement ceux et celles qui se trouvaient dans son chemin, se dirigea vers la première chambre qui donnait sur la salle et avec grande délicatesse déposa son fardeau sur le lit. Il se tourna ensuite vers le père Latulippe qui se tenait dans l'embrasement de la porte, le toisa d'un regard sévère en sortant de la chambre, puis disparut dans la nuit, sans sa mante.

Rose, paraît-il, survécut à cette étrange expérience. Certaines versions disent qu'elle se fit religieuse, d'autres qu'elle épousa son fiancé et eut beaucoup d'enfants, d'autres enfin qu'elle resta vieille fille. Laquelle de ces punitions, croyez-vous, put être la moindre... ou la pire ?

(Extrait de Claude Aubry, *le Violon magique et autres légendes du Canada français*, Ottawa, Éditions des Deux rives, 1966, p. 35-39).

## L'Étranger

C'était le mardi gras de l'année 17—. Je revenais à Montréal, après cinq ans de séjour dans le nord-ouest. Il tombait une neige collante et, quoique le temps fût très-calme, je songeai à camper de bonne heure; j'avais un bois d'une lieue à passer, sans habitation; et je connaissais trop bien le climat pour m'y engager à l'entrée de la nuit — ce fut donc avec une vraie satisfaction que j'aperçus une petite maison, à l'entrée de ce bois, où j'entrai demander à couvert — Il n'y avait que trois personnes dans ce logis lorsque j'y entrai : un vieillard d'une soixantaine d'années, sa femme et une jeune et jolie fille de dix-sept à dix-huit ans qui chaussait un bas de laine bleue dans un coin de la chambre, le dos tourné à nous, bien entendu; en un mot, elle achevait sa toilette. Tu ferais mieux de ne pas y aller Marguerite, avait dit le père comme je franchissais le seuil de la porte. Il s'arrêta tout court, en me voyant et, me présentant un siège, il me dit, avec politesse — Donnez-vous la peine de vous asseoir, Monsieur; vous paraissez fatigué; notre femme rince un verre; Monsieur prendra un coup, ça le délassera.

Les habitants n'étaient pas aussi cossus dans ce temps-là qu'ils le sont aujourd'hui; oh! non. La bonne femme prit un petit verre sans pied, qui servait à deux fins, savoir : à boucher la bouteille et ensuite à abreuver le monde; puis, le

passant deux à trois fois dans le seau à boire suspendu à un crochet de bois derrière la porte, le bonhomme me le présenta encore tout brillant des perles de l'ancienne liqueur, que l'eau n'avait pas entièrement détachée, et me dit : Prenez, Monsieur, c'est de la franche Eau-de-vie, et de la vergeuse ; on n'en boit guère de semblable depuis que l'anglais a pris le pays.

Pendant que le bonhomme me faisait des politesses, la jeune fille ajustait une fontange autour de sa coiffe de mouseline en se mirant dans le même seau qui avait servi à rincer mon verre ; car les miroirs n'étaient pas communs alors chez les habitants. Sa mère la regardait, en-dessous avec complaisance, tandis que le bonhomme paraissait peu content. — Encore une fois, dit-il, en se relevant de devant la porte du poêle et en assujettissant sur sa pipe un charbon ardent d'éérable, avec son couteau plombé, tu ferais mieux de ne pas y aller, Charlotte.\* — Ah ! voilà comme vous êtes toujours, papa ; avec vous on ne pourrait jamais s'amuser. — Mais aussi, mon mon vieux, dit la femme, il n'y a pas de mal, et puis José va venir la chercher, tu ne voudrais pas qu'elle lui fit un tel affront ?

Le nom de José sembla radoucir le bonhomme.

— C'est vrai, c'est vrai, dit-il, entre ses dents : mais promets-moi toujours de ne pas danser sur le Mercredi-descendres : tu sais ce qui est arrivé à Rose Latulippe...

— Non, non, mon père, ne craignez pas : tenez, voilà José.

Et en effet, on avait entendu une voiture ; un gaillard, assez bien découpé, entra en sautant et en se frappant les deux pieds l'un contre l'autre ; ce qui couvrit l'entrée de la chambre d'une couche de neige d'un demi-pouce d'épaisseur. José fit le galant ; et vous auriez bien ri vous autres qui êtes

\* Comme nous reproduisons fidèlement le texte original de « *l'Étranger* », nous n'avons pas jugé bon de corriger ce prénom, pas plus d'ailleurs que les autres bizarreries ou fautes du texte. Pour une tentative d'explication de cette erreur de prénom, cf. John Hare, *Contes et nouvelles du Canada français*, t. I, Ed. de l'Université d'Ottawa, 1971, p. 70.

si bien nipés de le voir dans son accoutrement des dimanches : d'abord un bonnet gris lui couvrait la tête, un capot d'étoffe noire dont la taille lui descendait six pouces plus bas que les reins, avec une ceinture de laine de plusieurs couleurs qui lui battait sur les talons, et enfin une paire de culottes vertes à mitasses bordées en tavelle rouge complétait cette bizarre toilette.

— Je crois, dit le bonhomme, que nous allons avoir un furieux temps ; vous feriez mieux d'enterrer le Mardi-Gras avec nous.

— Que craignez-vous, père, dit José, en se tournant tout-à-coup, et faisant claquer un beau fouet à manche rouge, et dont la mise était de peau d'anguille, croyez-vous que ma guevale ne soit pas capable de nous traîner ? Il est vrai qu'elle a déjà sorti trente cordes d'érable, du bois ; mais ça n'a fait que la mettre en appétit.

Le bonhomme réduit enfin au silence, le galant fit embarquer sa belle dans sa cariole, sans autre chose sur la tête qu'une coiffe de mousseline, par le temps qu'il faisait ; s'enveloppa dans une couverture ; car il n'y avait que les gros qui eussent des robes de peaux dans ce temps-là ; donna un vigoureux coup de fouet à Charmante qui partit au petit galop, et dans un instant ils disparurent gens et bête dans la poudrière.

— Il faut espérer qu'il ne leur arrivera rien de fâcheux, dit le vieillard, en chargeant de nouveau sa pipe.

— Mais, dites-moi donc, père, ce que vous avez à craindre pour votre fille ; elle va sans doute le soir chez des gens honnêtes.

— Ha ! monsieur, reprit le vieillard, vous ne savez pas ; c'est une vieille histoire, mais qui n'en est pas moins vraie ! tenez : allons bientôt nous mettre à table ; et je vous conterai cela en frappant la fiole.

— Je tiens cette histoire de mon grand-père, dit le bonhomme ; et je vais vous la conter comme il me la contait lui-même :

Il y avait autrefois un nommé Latulippe qui avait une fille dont il était fou ; en effet c'était une jolie brune que Rose Latulippe : mais elle était un peu scabreuse pour ne pas dire éventée. — Elle avait un amoureux nommé Gabriel Leopard, qu'elle aimait comme la prunelle de ses yeux ; cependant, quand d'autres l'accostaient, on dit qu'elle lui en faisait passer ; elle aimait beaucoup les divertissements, si bien qu'un jour de Mardi-Gras, un jour comme aujourd'hui, il y avait plus de cinquante personnes assemblées chez Latulippe ; et Rose, contre son ordinaire, quoique coquette, avait tenu, toute la soirée, fidèle compagne à son prétendu : c'était assez naturel ; ils devaient se marier à Pâques suivant. Il pouvait être onze heures du soir, lorsque tout-à-coup, au milieu d'un cotillon, on entendit une voiture s'arrêter devant la porte. Plusieurs personnes coururent aux fenêtres, et frappant, avec leurs poings sur les chassis, en dégagèrent la neige collée en dehors afin de voir le nouvel arrivé, car il faisait bien mauvais. Certes ! cria quelqu'un, c'est un gros, compte-tu, Jean, quel beau cheval noir ; comme les yeux lui flambent ; on dirait, le diable m'emporte, qu'il va grimper sur la maison. Pendant ce discours, le Monsieur était entré et avoit demandé au maître de la maison la permission de se divertir un peu. C'est trop d'honneur nous faire, avait dit Latulippe, dégraissez-vous, s'il vous plaît — nous allons faire dételer votre cheval. L'étranger s'y refusa absolument — sous prétexte qu'il ne resterait qu'une demi-heure, étant très-pressé. Il ôta cependant un superbe capot de chat sauvage et parut habillé en velour noir et galonné sur tous les sens. Il garda ses gants dans ses mains, et demanda permission de garder aussi son casque ; se plaignant du mal-de-tête.

— Monsieur prendrait bien un coup d'eau-de-vie, dit Latulippe en lui présentant un verre. L'inconnu fit une grimace infernale en l'avalant ; car Latulippe, ayant manqué de bouteilles, avait vidé l'eau bénite de celle qu'il tenait à la main, et l'avait remplie de cette liqueur. C'était bien mal au moins — Il était beau cet étranger, si ce n'est qu'il était très-brun et avait quelque chose de sournois dans les yeux. Il s'avança vers Rose, lui prit les deux mains et lui dit :

J'espère ma belle demoiselle, que vous serez à moi ce soir et que nous danserons toujours ensemble.

Certainement, dit Rose, à demi-voix; et en jetant un coup-d'œil timide sur le pauvre Léopard, qui se mordit les lèvres à en faire sortir le sang.

L'inconnu n'abandonna pas Rose du reste de la soirée, en sorte que le pauvre Gabriel renfrogné dans un coin ne paraissait pas manger son avoine de trop bon appétit.

Dans un petit cabinet qui donnait sur la chambre de bal était une vieille et sainte femme qui, assise sur un coffre, au pied d'un lit, priaït avec ferveur; d'une main elle tenait un chapelet, et de l'autre se frappait fréquemment la poitrine. Elle s'arrêta tout-à-coup, et fit signe à Rose qu'elle voulait lui parler.

Écoute, ma fille, lui dit-elle; c'est bien mal à toi d'abandonner le bon Gabriel, ton fiancé, pour ce Monsieur — Il y a quelque chose qui ne va pas bien; car chaque fois que je prononce les saints noms de Jésus et de Marie, il jette sur moi des regards de fureur — Vois comme il vient de nous regarder avec des yeux enflammés de colère.

— Allons, tantante, dit Rose, roulez votre chapelet, et laissez les gens du monde s'amuser.

— Que vous a dit cette vieille radoteuse, dit l'étranger?

— Bah, dit Rose, vous savez que les anciennes prêchent toujours les jeunes.

Minuit sonna et le maître du logis voulut alors faire cesser la danse, observant : qu'il était peu convenable de danser sur le Mercredi des Cendres.

— Encore une petite danse, dit l'étranger — Oh! oui, mon cher père, dit Rose; et la danse continua.

— Vous m'avez promis, belle Rose, dit l'inconnu, d'être à moi toute la veillée : pourquoi ne seriez-vous pas à moi pour toujours?

— Finissez donc, Monsieur, ce n'est pas bien à vous de vous moquer d'une pauvre fille d'habitant comme moi, répliqua Rose.

— Je vous jure, dit l'étranger, que rien n'est plus sérieux que ce que je vous propose ; dites : Oui... seulement, et rien ne pourra nous séparer à l'avenir.

— Mais, Monsieur!... et elle jeta un coup-d'œil sur le malheureux Léopard.

J'entends, dit l'étranger, d'un air hautain, vous aimez ce Gabriel? ainsi n'en parlons plus.

— Oh! oui... je l'aime... je l'ai aimé... mais tenez, vous autres gros Messieurs, vous êtes si enjoleurs de filles que je ne puis m'y fier.

— Quoi! belle Rose, vous me croiriez capable de vous tromper, s'écria l'inconnu, je vous jure par ce que j'ai de plus sacré... par...

Oh! non, ne jurez pas; je vous crois, dit la pauvre fille; mais mon père n'y consentira peut-être pas?

— Votre père, dit l'étranger avec un sourire amer; dites que vous êtes à moi et je me charge du reste.

— Eh bien! Oui, répondit-elle.

— Donnez-moi votre main, dit-il, comme sceau de votre promesse.

L'infortunée Rose lui présenta la main qu'elle retira aussitôt en poussant un petit cri de douleur; car elle s'était senti piquer, elle devint pâle comme une morte et prétendant un mal subit elle abandonna la danse. Deux jeunes maquignons rentraient dans cet instant, d'un air effaré, et prenant Latulipe à part ils lui dirent :

— Nous venons de dehors examiner le cheval de ce Monsieur; croiriez-vous que toute la neige est fondue autour de lui, et que ses pieds portent sur la terre? Latulipe vérifia ce rapport et parut d'autant plus saisi d'épouvante, qu'ayant

remarqué, tout-à-coup, la pâleur de sa fille au paravant, il avait obtenu d'elle un demi-aveu de ce qui s'était passé entre elle et l'inconnu. La consternation se répandit bien vite dans le bal, on chuchotait et les prières seules de Latulippe empêchaient les convives de se retirer.

L'étranger, paraissant indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, continuait ses galanteries auprès de Rose, et lui disait en riant, et tout en lui présentant un superbe collier en perles et en or : Otez votre collier de verre, belle Rose, et acceptez, pour l'amour de moi, ce collier de vraies perles — Or, à ce collier de verre, pendait une petite croix et la pauvre fille refusait de l'ôter.

Cependant une autre scène se passait au presbitère de la paroisse où le vieux curé, agenouillé depuis neuf-heures du soir ne cessait d'invoquer Dieu : le priant de pardonner les péchés que commettaient ses paroissiens dans cette nuit de désordre : le Mardi-gras — Le saint vieillard s'était endormi, en priant avec ferveur, et était enseveli, depuis une heure, dans un profond sommeil, lorsque s'éveillant tout-à-coup, il courut à son domestique, en lui criant : Ambroise, mon cher Ambroise lève-toi, et attèle vite ma jument — Au nom de Dieu, attèle vite. Je te ferai présent d'un mois, de deux mois, de six mois de gages.

— Qu'y-a-t-il ? Monsieur, cria Ambroise, qui connaissait le zèle du charitable curé ; y-a-t-il quelqu'un en danger de mort !

— En danger de mort ! répéta le curé ; plus que cela mon cher Ambroise ! une âme en danger de son salut éternel. Attèle, attèle promptement.

Au bout de cinq minutes, le curé était sur les chemins qui conduisait à la demeure de Latulippe et, malgré le temps affreux qu'il faisait, avançait avec une rapidité incroyable ; c'était, voyez-vous, Ste. Rose qui aplaniissait la route.

Il était tems que le curé arrivât ; l'inconnu en tirant sur le fil du collier l'avait rompu, et se préparait à saisir la pau-

vre Rose ; lorsque le curé, prompt comme l'éclair l'avait prévenu en passant son étole autour du col de la jeune fille et, la serrant contre sa poitrine où il avait reçu son Dieu le matin, s'écria d'une voix tonnante : — Que fais-tu ici, malheureux, parmi des Chrétiens ?

Les assistants étaient tombés à genoux à ce terrible spectacle et sanglottaient en voyant leur vénérable pasteur qui leur avait toujours paru si timide et si faible, et maintenant si fort et si courageux, face-à-face avec l'ennemi de Dieu et des hommes.

— Je ne reconnais pas pour chrétiens, répliqua Lucifer en roulant des yeux ensanglantés, ceux qui, par mépris de votre religion, passent, à danser, à boire et à se divertir, des jours consacrés à la pénitence par vos préceptes maudits ; d'ailleurs cette jeune fille s'est donnée à moi, et le sang qui a coulé de sa main, est le sceau qui me l'attache pour toujours.

— Retire-toi, Satan, s'écria le Curé, en lui frappant le visage de son étole, et en prononçant des mots latins que personne ne put comprendre. Le diable disparut aussitôt avec un bruit épouvantable et laissant une odeur de soufre qui pensa suffoquer l'assemblée. Le bon curé, s'agenouillant alors, prononça une fervente prière en tenant toujours la malheureuse Rose, qui avait perdu connaissance, collée sur son sein, et tous y répondirent par de nouveaux soupirs et par des gémissements.

— Où est-il ? où est-il ? s'écria la pauvre fille, en recouvrant l'usage de ses sens — Il est disparu, s'écria-t-on de toutes parts. Oh mon père ! mon père ! ne m'abandonnez pas ! s'écria Rose, en se traînant aux pieds de son vénérable pasteur, — emmenez-moi, avec vous... Vous seul pouvez me protéger... je me suis donnée à lui... Je crains toujours qu'il ne revienne... un couvent ! un couvent ! — Eh bien, pauvre brebis égarée, et maintenant repentante, lui dit le vénérable pasteur, venez chez moi, je veillerai sur vous, je vous entourrai de saintes reliques, et si votre vocation est sincère, comme je n'en doute pas après cette terrible épreuve, vous renoncerez à ce monde qui vous a été si funeste. —

Cinq ans après, la cloche du couvent de... avait annoncé depuis deux jours qu'une religieuse, de trois ans de profession seulement, avait rejoint son époux céleste, et une foule de curieux s'étaient réunis dans l'église, de grand matin, pour assister à ses funérailles — Tandis que chacun assistait à cette cérémonie lugubre avec la légèreté des gens du monde, trois personnes paraissaient navrées de douleur : un vieux prêtre agenouillé dans le sanctuaire priait avec ferveur, un vieillard dans la nef déplorait en sanglottant la mort d'une fille unique, et un jeune homme, en habit de deuil, faisait ses derniers adieux à celle qui fut autrefois sa fiancée : — la malheureuse Rose Latulippe.

(Extrait de Ph. Aubert de Gaspé (fils), *l'Influence d'un livre*, Québec, W. Cowan et fils, 1837, p. 36-47).